



La finesse de nez

Paroles de nos anciens

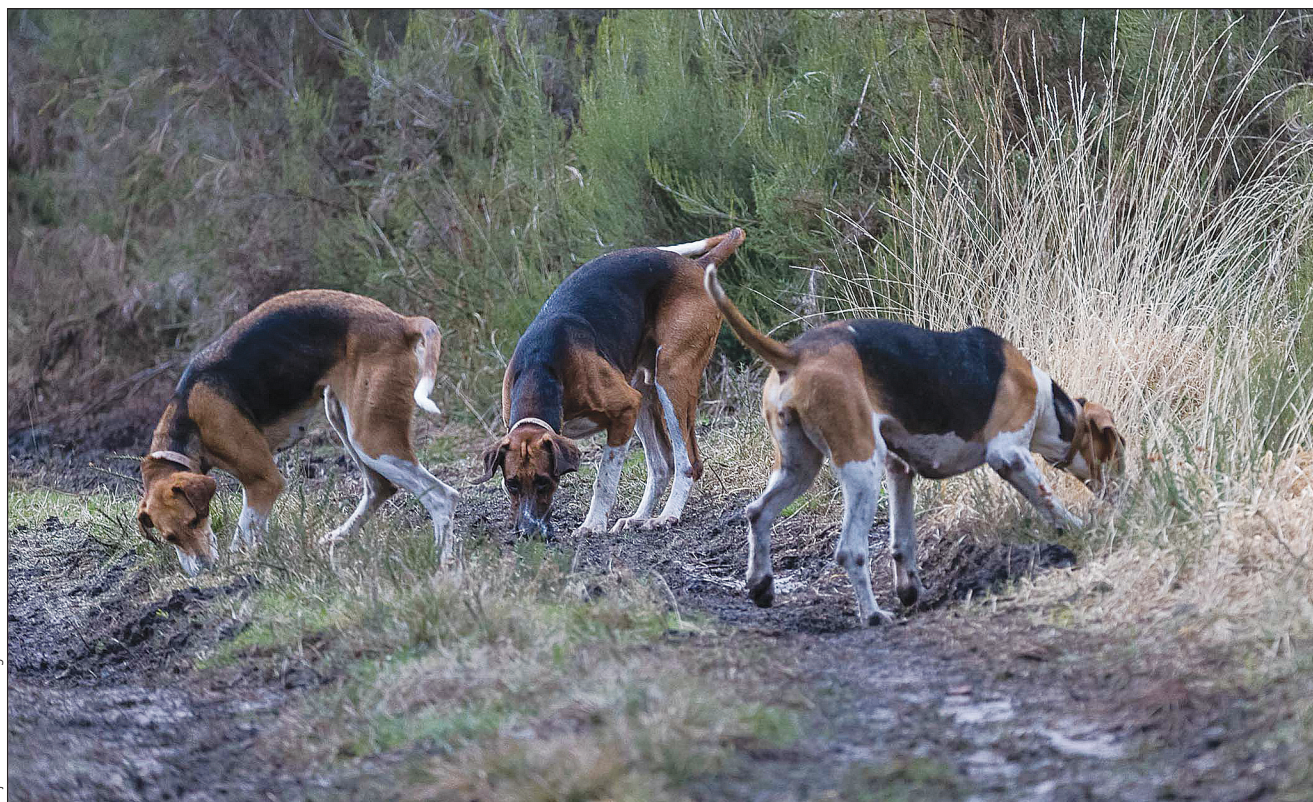
La finesse de nez était une qualité recherchée par tous les veneurs du siècle passé. À cette époque où les animaux courus étaient rares – surtout après les années de guerre et jusque vers les années 1970 – la plupart des attaques se faisaient avec des rapprocheurs mis à une brisée sans que l'animal n'ait été rembuché avec certitude. On découplait alors 4 ou 5 chiens sages qui devaient remonter une voie de plusieurs heures, quelquefois sur plusieurs enceintes, pour lancer leur animal. Puis, une fois lancé, ils étaient repris avant le découpler de la meute, puis souvent mis en relai pour leur faire profiter de la prise. Aujourd'hui, peu d'équipages usent de cette pratique dans ce but si ce n'est quelques vautraits lorsqu'en fin de quête le valet de limier n'a pu, faute de temps, boucler celle-ci. C'est le plus souvent dans un autre but que certains équipages mettent peu de chiens pour attaquer : celui de pouvoir trier dans une harde importante de cervidés ou une compagnie de sangliers l'animal à courir. Il n'est pas nécessaire pour cela d'avoir recours à des chiens fins de nez.

Une autre justification d'avoir des chiens fins de nez est le forlonger, encore fréquent aujourd'hui en forêt, plus rare en débucher, faute de droit de suite. On lira avec intérêt le récit du vicomte Émile de La Besge de trois chasses de loups. Belle époque où l'on ignorait le droit de suite... Il est vrai qu'il fallait détruire le loup, animal redouté par tous les habitants des campagnes du Poitou et du Limousin. Peut-être que demain, ce qui nous a fait rêver à cette lecture redeviendra réalité ?

Si les conditions du courre sont bien différentes au XXI^e siècle, il n'en reste pas moins vrai que les chiens fins de nez sont indispensables dans une bonne meute. D'abord dans celles de chevreuil, de lièvre, de renard, dont les voies sont souvent légères et peu persistantes, d'autant plus que plus va la chasse plus l'odeur se volatilise. Combien de chevreuils, de lièvres sont forcés mais pas pris, échappant aux chiens car ils ont perdu quasiment tout sentiment. Pour conclure, il faut avoir des chiens de grand nez. De manière plus générale, dans tous les équipages, il faut des chiens fins de nez pour chasser par temps de mauvaise voie ou de voie médiocre. Ils sont ces jours-là indispensables pour espérer chasser convenablement.

On entend dire par beaucoup de maîtres d'équipage qu'ils n'ont plus de chiens fins de nez. S'ils s'interrogent sur la raison, ils trouveront la réponse dans la lecture de l'article de M. Paul Daubigné, juge canin des années 1960, grand amateur et éleveur de Bleu de Gascogne – il en fut pendant longtemps président du Club – et aussi de lévriers. Vous y constaterez que la finesse de nez n'est pas seulement due aux facultés olfactives naturelles du chien – tous nos chiens ont du nez, sinon ils ne chasseraient pas – mais surtout aux possibilités qui leur sont données de les utiliser. Si nos chiens de vènerie ont aujourd'hui beaucoup perdu de leur finesse de nez, c'est qu'ils ont beaucoup moins d'occasions que leurs prédécesseurs de se servir de leur nez. Élever des chiens sur la finesse de nez ne suffit pas pour avoir des chiens fins de nez à la chasse, faut-il encore que leur soit donnée la possibilité de la mettre en pratique. M. Guyot, célèbre veneur de chevreuil des années 50, partait toujours avec ses chiens sur les allées, à la billebaude, les laissant trouver par eux-mêmes une voie de chevreuil, chevreuil qui était bien moins nombreux qu'aujourd'hui. Il les éduquait ainsi à se servir de leur nez et de ce fait il avait en cours de chasse des chiens qui avaient appris à utiliser leur nez et ce en toutes circonstances.

Pierre Astié



Objectif Vénérie - F. Margottat

Rallye de la Double et Équipage Piqu'Avant Les Bleus

Les odeurs, l'ambiance, l'odorat par Paul Daubigné (extraits de *Vénérie* n°7, 3^e trim. 1967)

La finesse de nez des chiens intéresse tous les chasseurs et plus spécialement les veneurs.

La qualité de la voie est pour eux d'un ordre capital

Ils s'en préoccupent d'autant plus qu'elle reste encore quelque chose d'énigmatique. Elle est la résultante de phénomènes distincts, très mal connus.

- 1) L'odeur par elle-même
- 2) L'ambiance atmosphérique où elle se propage
- 3) L'odorat du chien qui la perçoit plus ou moins bien

Les savants eux-mêmes ne sont pas d'accord sur la nature de l'odeur et sur sa propagation dans l'espace. Les uns y voient un phénomène clinique, sous la forme de molécules odorantes, émanant naturellement des objets, des végétaux et des animaux. Les autres considèrent au contraire qu'il s'agit d'un phénomène physique, par la propagation d'ondes. Aucune de ces écoles n'a apporté de preuves irréfutables en faveur de sa théorie. Je n'ai pas l'outrecuidance de chercher à trancher le différend.

Les ondes hertziennes accomplissent de plus en plus des miracles qui émerveillent, et certaines considérations incitent à supposer que des ondes pourraient fort bien jouer un rôle de premier ordre dans ce domaine.

Les ondes ont un caractère de propagation infinie et intarissable,

Elles sont instantanées, partout où elles peuvent parvenir. Bien qu'elles soient interceptées et captées par des millions de postes, elles n'en conservent pas moins toute leur puissance, jusqu'à l'extrême limite de leur portée. Bien mieux, elles sont partout en même temps. Elles traversent même les murs de nos immeubles pour faire chanter les transistors. Lorsque l'on constate qu'après le passage de dix, quinze ou vingt chiens de meute, il en reste encore quelque chose, on peut se demander s'il n'y avait que des molécules chimiques. Elles auraient dû être absorbées et par cela même annihilées. Mais, d'autre part, on ne peut manquer de songer : toutes ces ondes spéciales se rencontrent et se croisent dans l'espace, sans jamais se mélanger et s'amalgamer ! Alors que les odeurs se mélangent, se fondent ensemble. Il arrive que le mélange de telles et telles odeurs accroisse la puissance de l'une d'elles ou au contraire, change et amoindrisse les deux.

L'on sait fort bien à la chasse à courre que les senteurs de la sève printanière et des premières fleurs embaumantes portent le plus grand tort à la voie.

Alors ?

Sur ce premier point, je reste sur le point d'interrogation, d'autant plus que nous n'avons pas d'instrument de précision susceptible de nous renseigner sur l'intensité et la persistance des senteurs.

Pour se propager et pour se maintenir, l'odeur a besoin d'une ambiance de transmission favorable. L'ambiance, c'est l'atmosphère.

Toutes les théories sur les voies hautes et les voies basses ont pu donner des explications valables sur certaines circonstances,

LA FINESSE DE NEZ. PAROLES DE NOS ANCIENS

Suite...

mais n'ont pas définitivement résolu le grand Problème. Comment cette ambiance agit-elle sur la voie ?

On a pu dire : voilà ce qui se passe dans telle et telle circonstance, mais on n'a pas expliqué pourquoi cela se passe de cette façon. Tout ce qu'on sait de sûr, c'est que, pour que la voie soit bonne, il faut un certain degré d'humidité et une grande stabilité atmosphérique.

Ces deux faits ont été constatés aussi bien par les veneurs que par tous ceux qui ont procédé à des expériences de pistage, aussi bien en Belgique qu'en Amérique.

Même pour les ondes hertziennes, certains troubles atmosphériques n'entraînent-ils pas les insupportables fritures ? Personnellement j'ai toujours constaté que de très mauvaises voies correspondaient à de brusques crochets de l'aiguille sur mon baromètre enregistreur.

Après l'émission et la transmission, examinons l'action du poste récepteur, le nez du chien.

Sur ce point nous n'avons encore aucun instrument valable pour nous renseigner sur la puissance absolue de l'olfaction du chien. Nous ne savons même pas si l'ambiance atmosphérique n'agit pas également sur l'odorat du chien. Les apparences sont souvent trompeuses.

Ce n'est pas parce qu'un chien donne de la voix à tout propos... (et parfois hors de propos !) qu'il est plus fin de nez qu'un chien moins éloquent. Certains de ces chiens-là ne sont souvent que des bavards... qui se récrient dès qu'une senteur frappe leur odorat. Ils se gargarisent et se repaissent de parfums plutôt qu'ils ne chassent. C'est parmi eux que se recrutent les bavards, les clabauds et ceux qui chassent aussi bien le contre que le droit. Ils n'ont pas la finesse de nez utile... la seule qui intéresse les chasseurs.

En l'absence de tout appareil susceptible de nous renseigner sur la finesse de nez absolue, à qui attribuerait-on le plus de cette finesse absolue si l'on avait à choisir entre le Pointer qui évente et arrête son gibier à longue distance, mais qui passe indifférent sur une vieille voie... ou au Bleu de Gascogne qui n'évente point de loin, mais qui débrouille des voies vieilles de plusieurs heures ?

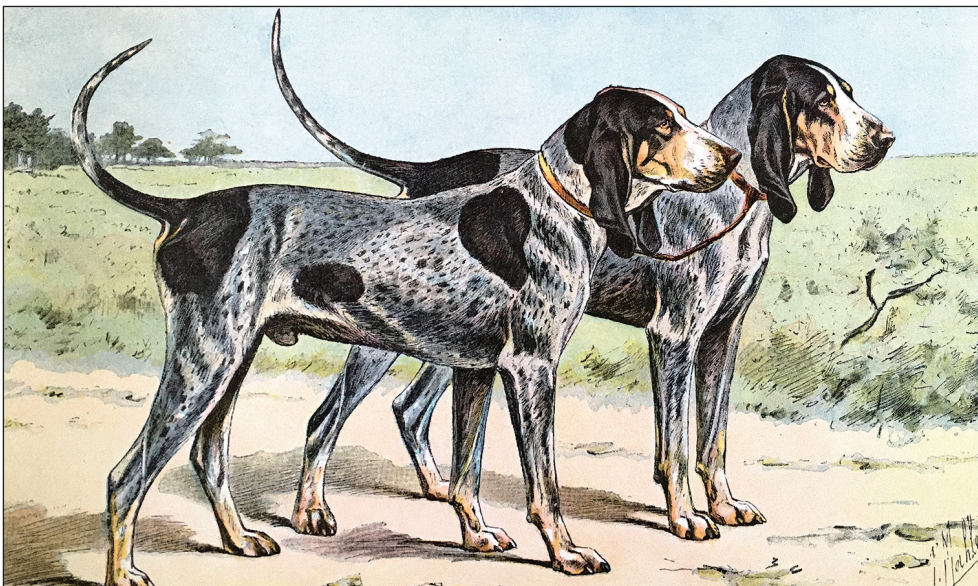
Chacun d'eux a la finesse de nez utile dans sa spécialité. Elle tient moins chez tous les chiens à la subtilité supérieure de son odorat, qu'à son intelligence, à son sérieux et à son attention qui lui permettent d'interpréter les odeurs et de s'en servir.

Parmi les humains, comparez le gourmand ou l'assoiffé qui lamine son verre à la va-vite, et le dégustateur qui se recueille comme s'il accomplissait un sacerdoce et qui porte son attention, toute sa volonté et toute son expérience pour apprécier les crus et même les millésimes !

Le vrai bon chien doit être un dégustateur de la voie. Lorsqu'on charge le Lévrier de tous les péchés – inintelligence, manque d'affection et manque total de nez – on commet une médisance affreuse qui ne peut trouver son excuse que dans le fait qu'on n'a jamais possédé de Lévrier et qu'on se fait l'écho d'injustes préjugés.

Dans un ouvrage de Vénérie, j'ai lu cette affirmation aussi fautive que désobligeante « Le Lévrier, machine à galoper superbe et stupide, intégralement dépourvu de nez ; il chasse à vue ! » J'ai eu à ce jour quatre-vingt-quinze Lévrier de course. J'ai pu les comparer aux nombreux chiens d'arrêt, Fox-terriers et chiens courants que j'ai possédés. Je n'en ai jamais eu un seul qui fut stupide et sans affection. Et je puis affirmer qu'ils n'étaient pas intégralement dépourvus de nez. Bien sûr, je ne les tiens pas pour les égaux d'un Pointer ou d'un Bleu de Gascogne. Mais, pendant l'Occupation, j'ai très régulièrement braconné lièvres et lapins, précédé de trois ou quatre Greyhounds. Eh bien, ils étaient très chasseurs et

savaient parfaitement se servir de leur nez. La Greyhound, *Poupée Bleue*, qui accompagnait régulièrement ma femme dans ses promenades à la campagne, longeait les haies à la façon d'un chien d'arrêt, très prudemment et en reniflant ! Elle était généralement précédée d'un bouillant petit Cocker, et bien souvent elle dépistait lièvre ou lapin là où le Cocker était passé sans rien sentir. Elle savait donc mieux se servir de son nez qu'un vrai chien de chasse. De sa propre initiative elle rapportait à



Bleu de Gascogne par Paul Mahler

Source : tiré du livre Les Chiens le gibier et ses ennemis (1907)

sa maîtresse l'animal pris. Même lorsqu'elle chassait avec les miens qui étaient tout de suite prêts à faire curée chaude, elle s'emparait d'autorité du gibier et le rapportait triomphalement à ma femme.

Bien sûr, le Lévrier chasse à vue ! Il est le chien des vastes plaines et n'a pas besoin de faire des prouesses d'odorat ! Il n'a été ni entraîné, ni sélectionné pour cela, mais il ne mérite pas d'être traité comme une non-valeur !

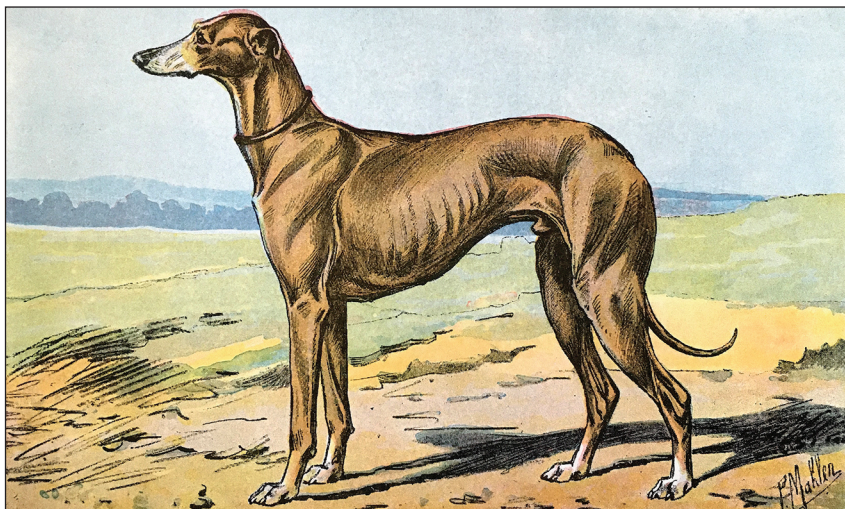
Un veneur ne doit pas mépriser celui qui fut le premier et le seul chien à permettre à l'homme de s'emparer du gibier sans armes, sans filets et sans pièges ! Et qui fut l'auxiliaire indispensable des premiers veneurs qui couraient l'animal avec leur meute et qui le faisaient coiffer par un relai de Lévrier.

Pour ne pas m'en tenir à mes impressions personnelles que l'on pourrait peut-être juger tendancieuses, je cite un passage tiré du livre de Pierre Megnen *Le chien et ses races*. Il parle d'une chienne Lévrier qui avait été envoyée de Zanzibar en 1885. « Très intelligente et d'un excellent nez, elle était excellente en chasse. Aimant beaucoup les enfants, elle sauva un jour un petit garçon de sept ans qui allait se noyer et retourna spontanément à l'eau pour y chercher le chapeau de l'enfant qui y était resté. » Ce n'est certainement pas le fait d'un chien inintelligent et dénué d'affection.

D'un autre côté, dans la *Vie des animaux*, Brehm raconte comment il a vu en 1885 chasser les Lévrier du Kordofan où il a séjourné plusieurs semaines : les jeunes gens se réunissent au son d'une corne, et armés de lances, munis de lacets, chacun cherche à rassembler ses chiens. Un homme en conduit quatre ou six, et on sort du village. Lorsqu'on est arrivé à un taillis, on forme un vaste cercle et les Lévrier sont lâchés. Ils se précipitent dans le bois et y prennent à peu près tout le gibier qui s'y trouve. Je les ai vu attraper des outardes et des pintades, des perdrix du désert. L'antilope même ne leur échappe pas. Leur gibier ordinaire consiste en gazelles, lièvres et perdrix. D'autres carnassiers, tels que chiens sauvages, renards, peuvent également devenir leur proie à chaque chasse, même, m'a-t-on assuré, un léopard, un guépard ou une hyène succombe sous leurs dents.

Le point le plus intéressant, c'est la chasse sous-bois où les Lévrier doivent forcément se servir de leur odorat et où ils réussissent parfaitement. L'intelligence, le sérieux, l'application et l'attention font la finesse de nez utile, plus qu'une simple aptitude naturelle.

Regardez opérer un jeune chien. Il s'embrouille, il musarde ou fonce trop en avant. Il est aussi fin de nez qu'il le sera au cours de son existence, mais il ne sait pas encore interpréter les odeurs et se servir de son nez. Il ne l'apprendra que s'il est intelligent et attentif.



Source : titre du livre Les Chiens le gibier et ses ennemis (1907)

Greyhound par Paul Mahler

La meilleure preuve n'est-elle pas l'habileté avec laquelle un vieux chien expérimenté et rusé vient à bout des difficultés ? On ne me fera jamais croire que ce vieux chien près de son déclin, dont l'ouïe, la vue et toutes les forces vives sont déjà amoindries, est plus fin de nez qu'il ne l'a jamais été. C'est tout simplement parce qu'il sait mieux se servir de son odorat.

Les chiens les plus fins de nez mais idiots ne deviendront jamais rusés.

Lettre du vicomte E. de La Besge au marquis de Charnacé (extrait de *Vènerie* n°2, 2^e trim. 1966)

26 avril 1901

Mon cher Marquis,

Je suis bien heureux que votre curiosité me procure le très grand plaisir d'avoir de vos nouvelles et de vous exprimer le bien bon souvenir que j'ai conservé des affectueuses relations que nous avons eues en temps jadis.

Vous me demandez quels sont les chiens les plus fins de nez que j'aie possédés. Il en est passé beaucoup dans mon chenil car vous savez que j'ai toujours eu une grande prédilection pour la chasse du loup et, comme pour cette chasse il est indispensable que les chiens aient beaucoup de nez, je me suis attaché dans mes élevages, à conserver cette qualité, peut-être avant toute autre. Aussi, dans ma longue vie de veneur, ai-je toujours possédé des rapprocheurs, je dirai merveilleux.

Maintenant je dois dire que je n'ai attaqué et lancé des loups par une brisée de la veille au soir qu'avec mes anciens chiens français. Cela est arrivé seulement deux fois dans ma vie.

Voici le récit de ces deux chasses :

C'était vers 1833 ou 34, j'avais rendez-vous avec mon vieux camarade de Maichin pour chasser les loups à la forêt des Cartes. Nous en lançons un qui débuche immédiatement et

LA FINESSE DE NEZ. PAROLES DE NOS ANCIENS

Suite...

file droit à la forêt de Moulière, environ 40 km. Il se fait chasser dans cette grande forêt jusqu'à la nuit. Nous soupçons et allons demander l'hospitalité au Cte de Lastic qui habitait alors à la porte de la forêt. Il se trouvait chez lui un vieux chasseur de loup Monsieur de la Brousse qui en avait tué des quantités pendant les nombreuses années qu'il avait chassé.

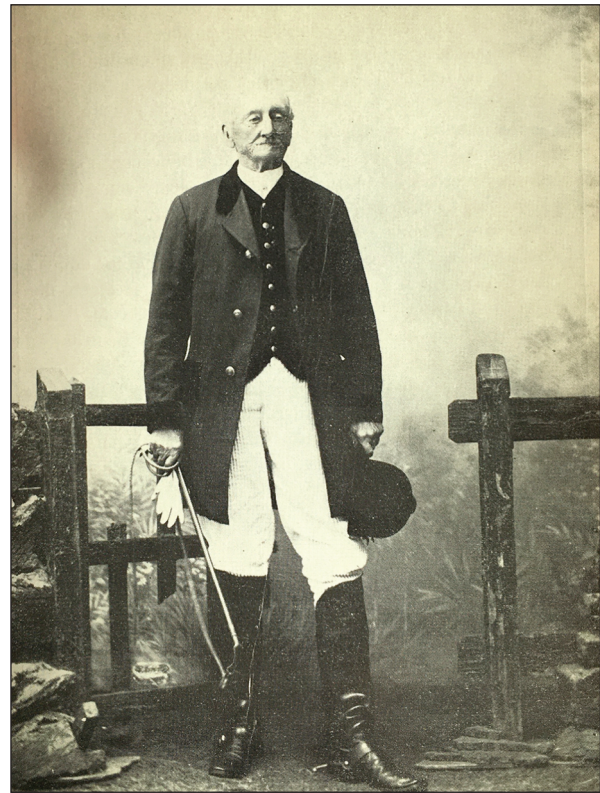
Le soir, à table, il fut décidé que nous essaierions de relancer notre loup. J'avais alors deux chiennes d'une finesse de nez incomparable, l'une d'elles Duchesse était une merveille, ravissante, active, dépêchant, très vite et très vigoureuse ; c'était la perfection.

Dès le lendemain matin, nous allons donc frapper à notre brisée de la veille avec Duchesse et sa sœur. Immédiatement elles reprennent leur voie de la veille. Le loup était sorti de forêt avait traversé une immense lande de 1 500 mètres et s'était rembuché dans les bois du Fou. Arrivé à une enceinte fourrée, je fis découpler tous les chiens. L'animal est relancé immédiatement, fait un tour dans le bois et vient débucher sur la Moulière. M. de la Brousse, qui était venu avec Lastic, s'était posté sur la double. Le loup vint passer à bonne portée et il le tua raide sur le bord du bois.

À cette époque il y avait beaucoup de loups à la Moulière. Le loup mort, je dis : « Il y en a peut-être un autre, qui sait ? » Je refais le bois ; à un carrefour. Duchesse reprend une voie. Après avoir longé un chemin, la voie rentre dans un fourré, Tous les chiens rallient, un 2^e loup est lancé. Il vient encore passer à M. de la Brousse qui lui envoie une balle et le couche sur le cadavre du premier mort. Voilà j'espère une belle chasse bien réussie.

Un an ou deux après, on vient me prévenir, un beau jour, qu'un loup avait tué deux ânes dans des landes à 8 ou 10 km de Persac, vers la forêt du Deffend. Dès le matin, un 6 octobre, je m'en fus attaquer le loup sur la carcasse des ânes. Les chiens prirent immédiatement la voie et après un superbe rapprocher de 7 à 8 km lancèrent dans la forêt du Deffend. L'animal, le ventre très plein, n'a pu débucher ; il se fit battre en forêt jusque vers 2 ou 3 heures du soir. Je me postai et pus le tirer en face. Ma balle lui cassa 2 côtes et lui fit une blessure à la cuisse sans la lui casser. Il débuche alors et je le chasse jusqu'à 6 heures du soir. Je fais la brisée à l'entrée d'un bois fourré et je vais coucher dans un village voisin. Dès le lendemain matin de bonne heure, je frappe à ma brisée. Duchesse reprend la voie, les autres chiens rallient. Ils traversent tout le bois et vont relancer le loup dans une grosse haie sur le bord d'une prairie. L'animal relancé regagne la forêt du Deffend ; il tient encore longtemps. Il finit par tenir les abois et est servi par mon piqueux qui arrive le premier. Le loup était énorme, il pesait 95 livres, il avait tué, depuis 2 ans, 20 et quelques gros animaux.

Depuis lors, avec mes bâtards, j'ai essayé 2 ou 3 fois de relancer des loups par une brisée de la veille. Les chiens ont bien reconnu la voie, mais je n'ai pu arriver à mettre l'animal debout. Il y a 3 ou 4 ans, cependant, j'ai bien cru réussir.



Source : tiré du livre Souvenirs réçits de chasses (1971)

Émile de La Besge

Voici dans quelles conditions.

Un de mes voisins, grand veneur de lièvre, vint me dire un soir que ses petits chiens avaient fait partir dans un petit bois un loup blessé que ses petits chiens attaquaient facilement. Il me dit qu'il rentrait dans un grand bois qu'il m'indiquait. Dès le lendemain de bonne heure, je me rendis dans ce bois ; mes chiens se rabattent immédiatement sur une voie et se mettent à rapprocher assez chaudement. En les suivant j'arrive à un bonhomme qui coupait de la bruyère ; aussitôt qu'il me vit, il dit : « Monsieur, vos chiens ne se trompent pas. »

« Vous avez donc vu le loup, lui dis-je, il y a longtemps ? »
 « Monsieur c'est hier soir au coucher du soleil, Il est venu jusqu'à moi où vos chiens se trouvent. Il a eu peur et il est retourné d'où il venait. Tenez, vos chiens ont retrouvé la piste. C'est bien là où il est passé. » J'ai rapproché ce loup tant qu'il a tenu les fourrés, puis il était sorti en plaine et je n'ai pu aller plus loin. Les chiens qui ont fait ce rapprocher se nommaient Brunette, Standard et leurs enfants. Ce sont les derniers qui ont occupé le chenil de Persac et ils étaient dignes de leur devancier par leur beauté et leurs qualités. Maintenant, le pauvre vieux veneur, mon cher Marquis, est à l'hallali courant. Il n'entend plus et est à moitié poussif ce qui ne l'empêche pas de conserver un bien bon souvenir des bonnes et affectueuses relations qu'il a eues avec vous et qu'il serait heureux de voir se renouveler.

Voire bien dévoué.

La Besge

Pardonnez-moi mon abominable griffonnage je n'y vois plus.